

## POUR NOËL

*Au bord d'un lac doré par l'aube qui s'éveille,  
Où l'asphodèle embaume, où jase maint oiseau,  
Entre des oliviers dont le front s'enseuille,  
Sous un abri de toile ombreux comme un berceau,  
La Vierge mère est là qui tourne son fuseau,  
Au bord d'un lac doré par l'aube qui s'éveille.*

*A sa gauche, tout près, son enfant gracieux  
— Sur lequel de la croix l'ombre déjà se pose—  
En regardant le ciel vient de fermer les yeux,  
On croirait voir en lui sommeiller une rose ;  
Et la mère contemple, heureuse qu'il repose,  
A sa gauche, tout près, son enfant gracieux.*

*Autour du doux Jésus endormi sur la laine  
Prise aux brebis qu'on voit paître dans le lointain,  
Tout attendris, les vents retiennent leur haleine,  
L'onde du lac suspend son murmure argentin,  
Dans la sérénité pensive du matin,  
Autour du doux Jésus endormi sur la laine.*

*Pendant qu'il dort ainsi dans son berceau mollet,  
Ineffablement blanc dans la blancheur des langes,  
Et tout illuminé d'un céleste reflet,  
Tout à coup, effleurant les oliviers, des anges  
Accourent l'adorer et chanter ses louanges,  
Pendant qu'il dort ainsi dans son berceau mollet.*

*Le chœur divin répète : " Oh ! laissez-le dormir,  
" Laissez-le reposer à côté de sa mère :  
" Trop tôt, hélas ! il doit s'éveiller et gémir  
" En songeant qu'au lointain se dresse le Calvaire."  
Et comme l'Enfant-Dieu sourit avec mystère,  
Le chœur divin répète : " Oh ! laissez-le dormir ! "*

*Et Jésus en rêvant continue à sourire,  
Bercé dans son sommeil par les anges du ciel,  
Et, radieux et beau son rêve semble dire :  
" Terre, réjouis-toi ! rends grâce à l'Éternel :  
" L'enfant qui dort sera le sauveur d'Israël ! "*


NOËL IMPÉRIAL  
(1811)

C'est la veille de Noël de l'année 1811, et, depuis dix heures du soir, Napoléon travaille, seul, dans son cabinet, au palais des Tuileries.

La vaste pièce est presque tout à fait obscure. Ça et là, dans l'ombre, luisent vaguement quelques objets dorés, le cadre d'un tableau invisible, les deux têtes de lion ornant les bras d'un fauteuil, un lourd gland de rideau. Sous leurs abat-jour de métal, les bougies de cire des deux candélabres n'éclairent que la large table encombrée d'atlas et d'épais registres reliés en maroquin vert et timbrés de l'N et de la couronne.

Voilà près de deux heures que le Maître travaille et que, sur les cartes géographiques et sur les états de situation de ses armées, il penche son front formidable que traverse une mèche noire, son front lourd de pensées, lourd comme le Monde dont il médite la conquête.

L'atlas ouvert présente une carte d'Asie ; et la main de l'empereur—nerveuse, féminine, charmante—cherche lentement de l'index, là-bas, là-bas, à travers la Perse, une route vers l'Hindoustan.

Oui, les Indes ! Par la voie de terre ? Pourquoi pas ? Puisque sa marine est vaincue et détruite, le conquérant n'a plus que ce chemin pour aller, sous les palmes des forêts fabuleuses, suivi de ses aigles, dont l'or étincelle parmi l'acier des baïonnettes, frapper l'Angleterre au cœur même, c'est-à-dire dans son empire colonial, dans son trésor.

Il a déjà la grandeur de César et de Charlemagne, il veut encore celle d'Alexandre. Il fait ce rêve sans s'en étonner, il connaît déjà l'Orient ; il y a laissé une légende immortelle. Le Nil le vit, un jour, maigre général aux longs cheveux, monté sur un dromadaire. Aux bords du Gange, pour le pesant empereur en redingote grise, il faudra l'éléphant de Porus. Il sait

comment on entraîne les peuples et comment on les fanatise. Il commandera, là bas, à des soldats au visage de bronze, en turban de blanches mousselines ; il verra, mêlés à son état-major, des rajahs rutilants de pierreries ; et il interrogera sur sa destinée les monstrueuses idoles érigeant leurs dix bras au-dessus de leurs mitres de diamants, puisque, naguère, en Egypte, le sphinx de granit à la face camuse, devant lequel il rêvait, les deux mains appuyées sur son sabre courbé, ne lui a pas livré son secret.

Empereur d'Europe ! Sultan d'Asie ! Voilà les seuls titres qu'on gravera sur son mausolée.

Un obstacle : l'immense Russie !

Mais puisqu'il n'a pas pu fixer la flottante amitié d'Alexandre, il le vaincra. Et la petite main de l'Empereur feuillette avidement les gros volumes verts, les listes qui lui disent, à un homme près, les effectifs de l'énorme armée qui se masse déjà vers le Niémen. Oui, il vaincra l'autocrate du Nord et l'entraînera, tear vassal, suivi de ses hordes de cavaliers sauvages, à la conquête de l'Orient.

Empereur d'Europe ! Sultan d'Asie ! L'œuvre n'est pas supérieure à son désir et à son génie. Et quand il l'aura fondé, son prodigieux empire ne risquera pas d'être, un jour, partagé entre ses lieutenants, comme celui du Macédonien. Depuis le 20 mars, Napoléon a un fils, un héritier de sa gloire et de sa puissance ; et les lèvres de l'empereur se détendent en un beau sourire, à la pensée de l'enfant qui dort, si près de lui, dans le palais silencieux.

Mais, soudain, il dresse la tête avec un mouvement de surprise. Dans le cabinet si bien clos et dont les épais rideaux sont baissés, d'où vient cet étrange et profond murmure ? Il semble que les grosses abeilles d'or, brodées sur la soie des tentures, se mettent toutes à bourdonner. L'Empereur écoute, plus attentif, et voici que, dans cette rumeur, il distingue des vibrations d'airain.

" Ah ! oui... Noël... La messe de minuit."

Ce sont, en effet, les cloches de toutes les églises de Paris qui célèbrent la naissance de Jésus—ces cloches que Bonaparte a, naguère, rétablies dans les tours et dans les clochers, alors que, consul pacificateur, il réconciliait, en France, tant de frères ennemis.

Combien de fois ne se sont-elles pas ébranlées en son honneur, pour les glorieux *Te Deum* ! Et comme on les lançait, une fois de plus, à toute volée, il y a quelques mois à peine, le jour de la naissance du Roi de Rome, date mémorable où le ciel, en accordant un fils au héros, semblait être d'intelligence avec lui, reconnaître son œuvre et lui en promettre la durée !

Cependant, ce soir, aussi joyeuses, aussi triomphales que pour Austerlitz ou pour Wagram, elles sonnent, dans la nuit froide et claire, pour l'humble Enfant, pour le Fils du charpentier né sur la paille d'une étable, il y a déjà si longtemps, tandis que des voix mystérieuses clamaient dans les espaces du firmament étoilé : " Gloire à Dieu et paix sur la terre ! "

L'Empereur écoute les cloches de Noël. Il rêve, il se rappelle son enfance obscure et sauvage, la messe de minuit de son oncle l'archidiacre, dans la cathédrale d'Ajaccio, le retour de la nombreuse famille dans le vieux logis, témoin de tant de pauvreté fièrement subie, et la beauté de matrone de sa mère présidant le frugal réveillon, où l'on mangeait des châtaignes. Son fils à lui, le fils du victorieux Empereur et de l'archiduchesse d'Autriche, ne connaîtra pas ces misères, il sera maître du monde.

Au dehors, dans la nuit glaciale, les cloches sonnent toujours pour Noël.

A la porte des Tuileries, le grognard en bonnet à poil, qui marche à grands pas furieux devant sa guérite, pour se réchauffer les pieds, se souvient peut-être, en ce moment, d'une prière ou d'un cantique qu'il a jadis appris par cœur, au village, sur les genoux de sa mère, et sourit avec tendresse, sous sa rude moustache, à la pensée de l'Enfant-Jésus dans sa crèche. L'Empereur, lui, n'entend pas le pieux appel des cloches ; il ne songe qu'à son fils, et, soudain, il est pris d'un irrésistible désir de le voir.

Il se lève, frappe dans ses mains. Aussitôt, s'ouvre une porte dérobée dans la tapisserie, Roustan paraît. Sur un signe du maître, il prend un des candélabres ;

et l'Empereur, éclairé par le fidèle mameluck, à travers les corridors déserts, va droit à l'appartement du petit roi, y pénètre, congédie d'un geste la nourrice et les femmes soudain réveillées, et reste debout devant le berceau du prodigieux nouveau-né.

Le roi de Rome est profondément endormi. Dans la blancheur du linge et des dentelles, que traverse le grand cordon de la Légion d'honneur, le mignon visage aux yeux clos, à demi plongé dans l'oreiller, et l'une des mains, toute petite, potelée, adorable, qui repose sur la couverture, mettent deux taches de chair enfantine ; et, sur cette candeur, sur cette pureté, sur cette innocence qu'est un enfant au berceau, le large ruban de moire écarlate passe comme un ruisseau de sang, comme le fleuve de sang qu'on va répandre, dans l'espoir que cette tête encore si frêle porte, un jour, la plus lourde des couronnes et que cette petite main, à présent délicate et jolie comme une fleur, saisisse plus tard tout un faisceau de sceptres.

Napoléon considère son fils. Il songe—et jamais l'orgueil humain ne caressa plus délicieusement un cœur—que les grands dignitaires de sa cour, que ses généraux plus illustres que les héros d'Homère, ses ministres et ses sénateurs chamarrés d'or s'inclinent devant ce berceau avec un tremblement de respect, et que les Jacobins rénégats eux-mêmes, les vieux régicides, qui portent maintenant la livrée impériale, oseraient à peine ambitionner la faveur de baiser cette main enfantine.

L'Empereur rêve, et, dans la confuse rumeur des cloches qui sonnent la messe de minuit, il croit entendre la marche cadencée des troupes et le roulement des caissons, là-bas, sur les routes glacées de l'Allemagne et de la Pologne. Enivré d'ambition paternelle, plus que jamais il pense à la Grande Armée et à la conquête de la Russie et des Indes ; et il se jure de laisser à son héritier tous les trônes du vieux monde. Il lui a déjà donné la ville de saint Pierre pour hochet ; le nouveau-né aura bientôt, parmi ses joujoux, d'autres cités saintes.

Emir de la Mecque ! Rajah de Bénarès ! Voilà les titres dignes du roi de Rome !

Ah ! pourquoi les femmes de France ne sont-elles pas plus fécondes ? Que n'a-t-il sous ses ordres, l'invincible capitaine, un million, deux millions de soldats ? C'est l'univers tout entier, c'est le globe du monde, qu'il mettrait dans cette petite main !

Il rêve, sourd à la voix des cloches saintes, sans une pensée pour Celui qui règne dans les cieux et qui regarde les plus grands empires comme des fourmilères. Il rêve, sans voir, dans l'avenir, son immense armée ensevelie dans les neiges de la Bérésina, sans voir le dernier trophée de ses aigles fauché par la mitraille anglaise avec le bataillon sacré de Waterloo, sans voir, au milieu de l'Océan, le rocher où l'attendent les tortures de Prométhée, sans voir surtout, dans le parc de Schönbrunn, sous un ciel d'automne, ce pâle et triste jeune homme, avec la plaque d'un ordre autrichien sur son uniforme blanc, qui tousse en marchant dans les feuilles mortes.

Et tandis que l'Empereur poursuit sa monstrueuse chimère, imagine le règne de son fils et des successeurs de son fils sur tout l'univers et se suppose enfin lui-même, Napoléon, devenu, au fond des temps et de la légende, un mythe fabuleux, un nouveau Mars, un dieu solaire triomphant au milieu du Zodiaque de ses douze maréchaux,—les cloches sonnent toujours joyeusement, triomphalement, éperdument, en l'honneur du pauvre petit enfant né à Bethléem, qui a vraiment conquis le monde, il y a dix-neuf cents ans, non avec du sang et des victoires, mais avec le verbe de paix et d'amour, et qui régnera sur les âmes dans tous les siècles des siècles.

FRANÇOIS COPPÉE.  
de l'Académie française

La pauvreté de Bethléem a bâti nos temples magnifiques.—BOUSQUET.

Heureux enfants pour qui l'arbre de Noël, avec sa parure de lumières et de fleurs, semble l'arbre de la vie !—G. DELAFORÊST.